LE SYMBOLISME MARIAL DES STELES DISCOIDALES

Robert Aussibal

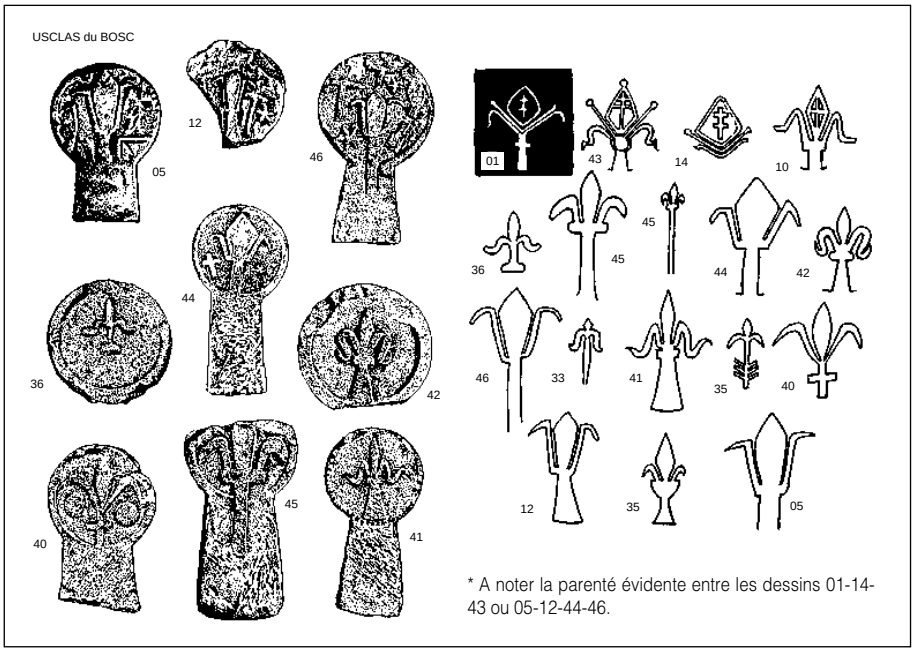
Cuadernos de Sección. Antropología-Etnografía 10. (1994) p. 493-514
ISBN: 8487471-57-9
Donostia: Eusko Ikaskuntza

Parallèlement à la recherche effectuée *sur le terrain* en particulier avec MM. l'abbé Giry, Belot et Bavoillot, aux sauvetages divers depuis Usclas du Bosc, Parlatges et autres lieux, nous avons mené un travail systématique d'inventaire, touchant plus particulièrment le midi de la France.

Actuellement, il nous permis de mieux connaître les aires de dispersion de ces monuments funéraires, leur origine païenne, et de travailler au décryptage de leur symbolisme avant et après christianisation.

Il fut un temps, encore proche, ou les stèles discoïdales étaient de mystérieux monuments, au caractère réputé ésotérique, à vocation indéterminée, énigmatiques dans leur forme et à plus forte raison dans leur fonds, extériorisé par des signes, souvent cruciformes, des schèmes alliant picto et idéogrammes.

S'il est indispensable d'étudier leur répartition géographique, les sites d'invention, leur morphologie, il est encore plus significatif d'en aborder le décryptage, à la recherche du message iconographique dont elles sont porteurs et qu'elles expriment à leur façon.



Ainsi, grace à une meilleure connaissance de leur typologie symbolique, les stèles livrent peu à peu à leur secret.

Sceau
de Notre-Dame du Port
(1263)

Il est permis maintenant de penser à un emprunt au monde païen, qui se christianisant, n'a jamais cessé de s'enrichir au cours des siècles, d'une profonde religiosité.

La plupart des stèles discoïdales encore exhumées se veulent signaux, repères et emblèmes tumulaires, mais aussi témoignages extériorisant la foi. En elles est concentré l'essentiel du "credo" chrétien et la croyance en la résurrection, en une vie éternelle dans la Jérusalem céleste.

Les ideográmmes, symboles plus hermétiques que les pictogrammes, traduisent souvent des vérités dogmatiques, abstractions liées à la religion faissant appel à la théologie, à la bible, voire au rituel, sinon en vigueur, du moins connu et respecté. Sur ces bases, il nous fut permis suivant en celà les chanoines Delaruelle et Giry, de rectifier des jugements, des affirmations et contre-vérités émanant le plus souvent de personnes écartées de toute connaisance ou principe religieux, à plus forte raison chrétiens[1].

— D'après le sceau
de l'abbaye de Breteuil, 1183.

Selon les périodes et les auteurs, les stèles furent des monuments propres à une ethnie, au catharisme, ou encore des bornes limites territoriales, croix de consécration, etc..

Après l'étude du disque et de la croix solaires, puis des formes latine, patriarcale ou insigne d'Ordres, ce fut celle des pictogrammes cléricaux, militaires, artisanaux et ruraux ces insignes ou "logos" représentant plus qu'évoquant des métiers ou corporations.

A l'occasion de ce colloque, nous voudrions limiter notre étude aux idéogrammes, attachés exclusivement à la dévotion mariale. Il s'agit donc d'une suite en continuité chronologique: lys et fleur de lys, rose et rosace, étoile et pentagramme, monogramme, dernières abstractions avant les formes plus réalistes.

LE SYMBOLISME MARIAL

Avant l'adoption du monogramme, la Vierge, devenue la "Dame" par excellence, Notre-Dame, est symbolisée par trois motifs bien spécifiques: lys, rose et étoile, empruntés les plus souvent au monde païen.

L'origine biblique de ces choix, explique les très nombreux textes religieux utilisant ces métaphores.

Pour Jean Molinet, dans ses "faicts et dicts", Marie est "la fleur florissant comme lis...", alors que Ruteboeuf en fait "le cèdre de la Providence, et le lis de virginité, et la rose de patience...".

Une poésie latine de moyen-age, hymne anonyme du XV eme siècle, dit: “prends ton enfants, mère si belle, toujours en aie joie, toi le lis, la rose”, et Gauthier de Coinci dans “les miracles de Notre-Dame” la décrit en ces termes: “Elle est la fleur, elle est la rose en qui habite en qui repose, et jour et nuit le Saint-Esprit... embaumée rose, fraïche épanouie...”.

Toutes les formes artistiques se réfèrent à ces textes, la statuaire, la sculpture ou le vitrail, rien ne s’en écarte ou reste indifférent.

Une Vierge avec un rosier à ses pieds est auréolée de lys ou encore, reine du ciel, est couronnée et porte le sceptre fleurdelysé. Ailleurs “elle retient sont mantel, tout en tenant une tige de lys dont la fleur immaculée vient s’épanouir près de son visage”, ou comme la patronne des mariniers, une grande rose, ouverte, bien épanouie. La grande verrière et une rosace de Chartres la montrent, tronant en leur centre, effigie couronnée avec sceptre, fleurdelysés royaux.

Tout au long du moyen-age, entre les XI ei XV eme siècles, la dévotion mariale est à son apogée. La mère céleste de tout chrétien, “l’advocata nostra”, reste l’ultime secours du pauvre pécheur.

Avec St. Bernard et les ordres religieux la “regina coeli” miséricordieuse, devient la patronne des monastères ou abbayes, de bien des cathédrales; la Dame des trouvères et chevaliers.

Apparu chez nous au XI eme siècle, le symbole marial est souvent conjugué, complémentaire du symbole christique, ou isolé et mis nettement en valeur. Comme sur bien des monuments, nous retrouvons ces mêmes choix pour les stèles discoïdales.

Comme il l’avait exprimé dans le “je vous salue Marie”, le chrétien défunt était placé sous la protection intercedante de sa Mère.

Sculpteur occasionnel, lapicide, imagier et plus tard artisans et artistes, sculpteurs donnèrent à cette forme symbolique mariale ses lettres de noblesse, en pays basque no tamment.

FLEUR DE LYS-LYS DES CHAMPS-LYS DES JARDINS

La fleur de lys se présente sous des formes stylisées, soit nouée, soit tigée, au naturel, et dite “des jardins” ou “des champs”, ou encore hampée en sceptre et fleuron.

Motif païen, le lys est repris aux arts antiques ou indien pour, dans l’occident grec et latin, devenir l’emblème du pouvoir.

“Postérité royale de la souche davidique”, —“O quam glorifica luce coruscas”—; une miniature grecque du X eme siècle, attribue cet emblème porté par le roi David, de la Maison de Juda, à la Vierge Marie qui en est issue[2].

Donc signe chrétien, il ne fut jamais une exclusivité monarchique, ni un motif ornemental ordinaire[3].

Dès l'an mil, il est promu en France "symbole marial" et c'est à ce titre qu'il devient emblème héraldique des rois de France et de la souveraineté d'Etat (Neubecker).

Depuis Louis VII, les rois arborèrent le sceptre fleurdelysé et les nobles dames, le fleuron ou fleur sur tige. A partir de Saint Louis qui voua la France à la royauté de Notre-Dame en 1137, sous l'influence clunisienne et cistercienne, se développa une théologie mariale et une culte filial à celle à qui toutes les abbayes étaient dédiées.

Vers 1220, le semis héraldique de lys d'or sur champ d'azur, fut réduit à trois fleurs de lys disposées "deux et une", c'est-à-dire en triangle renversé, pointe en bas. Ce blason royal, en écu, fut adopté définitivement par Charles V en 1380.

Guilhaume de Nangis, moine chroniqueur du XIII eme siècle, voit dans les trois pétales, les sapience et chevalerie encadrant la Foi. D'autres y retrouvèrent un emblème trinitaire, ou l'intégrité virginale de Marie exalte le Christ dans le pétale central, entre le Père et le Saint-Esprit[4].

La "reine des cieux", couronnée, porte la sceptre au lys biblique pédonculé, fleur que lui présenta l'archange Gabriel le jour de l'annonciation. Le "cantique des cantiques" et les "Litanies de la Vierge", reprennent ce même thème, louant "la dame du ciel, régente terrienne, Empérière des infernaux palus" et disant: "De roses ornée, et de lys, de nard parfumée, et de baume, O Reine, illustration des vierges, sanctuaire du Christ Jésus".

Reliquaires et vitraux, statues et peintures, ornements et vetements sacerdotaux, portent ce symbole repris dans l'armorial pontifical et écclésial. Sceaux, blasons abbatiaux en firent la pièce honorable[5].

Une composition "au lys" sur le petit tympan de la sacristie de Sylvanès (Aveyron), met en exergue le texte d'Isaïe: "De la racine de Jessé, il a poussé, le rejeton, sa tige, avec sa fleur que baigne une rosée, ou se repose l'Esprit-saint".

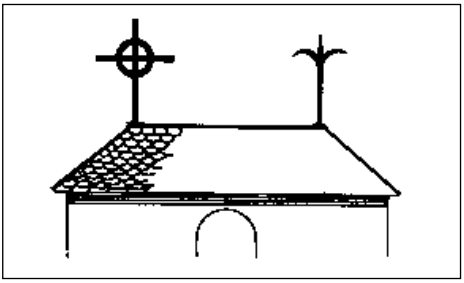
lys au naturel
(Longpont)

fleuron
(Evreux)

sceptre
(Rozay)

Elle orne la bible de Macé de la Charité au XIII eme siècle, et ce qui est plus douteux, un soit-disant rituel cathare, selon Nelli! Cette fleur représentée isolée, stylisée ou au naturel, est presque toujours plantée avec ou sans tige.

Nous retrouvons ce symbole au revers du disque, à l'opposé de l'avers portant la croix du Christ, sur des stèles portugaises, espagnoles, basques entr'autres.



Comme sur les stèles discoïdales, les deux symboles, Christ et Vierge ornent et signent le clocher de l'église romane de St. Jean d'Alcas (XI-XII eme siècles) - Aveyron- ayant appartenue à l'abbaye cistercienne de Nonenque.

FLEUR DE LYS ET STELES DISCOIDALES

On reste confondu devant la profusion graphique de diverses interprétations, comme par la richesse et le talent imaginatif qu'a provoqué ce symbolisme marial.

Le répertoire ci-après démontre l'extrême variété graphique du signe, et celle de sa place, importante, dans l'ornementation.

Nous le rencontrerons; à l'extrémité des branches de la croix, dans 2 ou 4 des cantons, voisinant une croix ou un monogramme du Christ, voire incorporé à celui-ci. Le collet en est parfois orné, mais la plupart du temps, hors du pays Basque, nous avons à faire à de grands modèles occupant la plus grande partie de la face, si ce n'est sa totalité lorsque le revers est vierge, et toute la surface au revers du plateau, si la face, avers porte une croix. Les croix monumentales ont leurs opposés, dotés des sculptures et autres représentations symboliques ou réalistes du Christ en croix et de Marie, sa Mère.

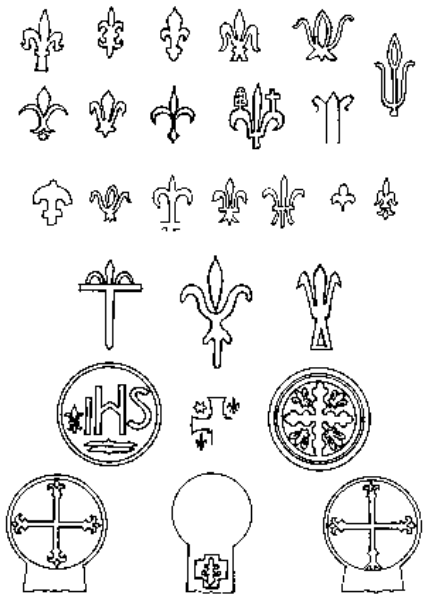
De la même façon, les stèles conjuguent ces deux thèmes avec plus de rigueur ou de sobriété, soit sur une même face, soit le plus souvent sur l'avers et le revers.

Il est bien clair maintenant qu'il ne s'agit pas de dualiser en les opposant, les pouvoirs spirituel et temporel, Dieu et le Roi, comme certains l'affirment encore, mais de glorifier le Christ en croix et la Vierge.

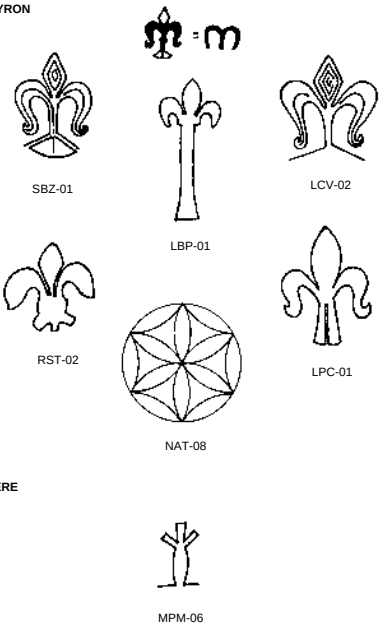
Le lys en tige, dit des jardins figure artistiquement stylisé au revers des stèles de Labastide-Pradines, Lapanouse de Cernon, et de La Couvertoirade.

Les stèles de St-Saturnin ou de Campouriez sont particulièrement significatives; le Christ en croix est fidèlement représenté, l'autre face du disque étant consacrée à une Vierge à l'enfant.

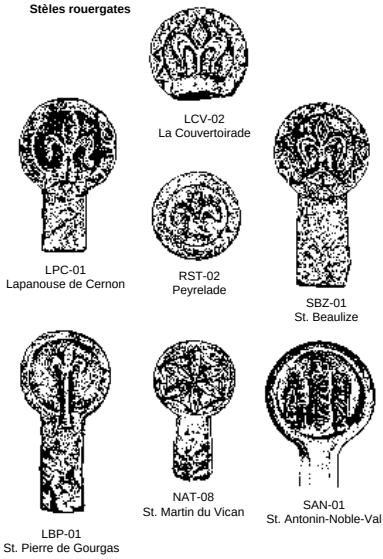
Nous avons, par la comparaison de ces monuments, l'assurance que le thème marial fut souvent traité par les sculpteurs de stèles discoïdales et les "imagiers", selon une disposition traditionnelle bien établie et reconnue dans l'art religeux.



AVEYRON

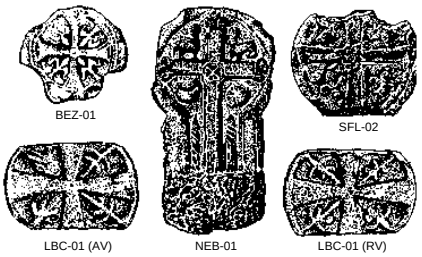


Stèles rouergates

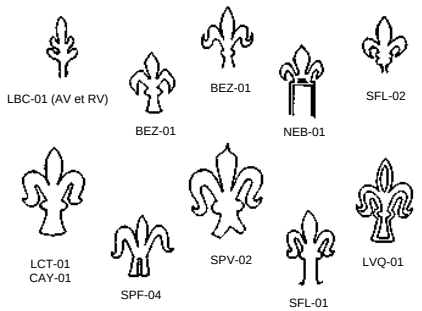


A noter tout particulièrment la parenté évidente entre le décor cranté et les fleurs de lys des LPC-LCV et SBZ. Dans tous les cas, il ne s'agit que de revers de disques.

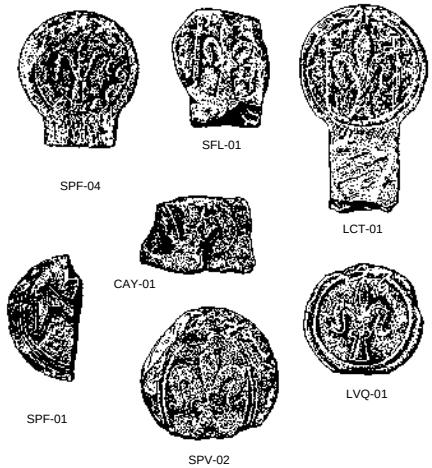
HERAULT



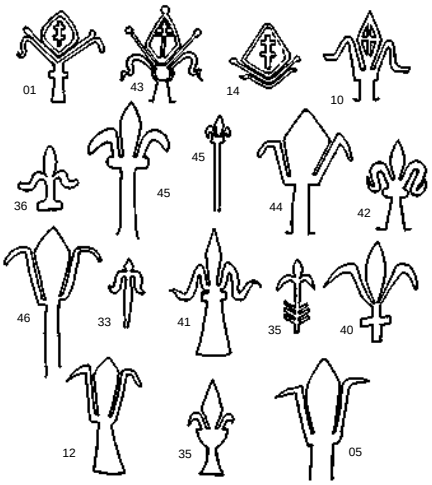
HERAULT



HERAULT

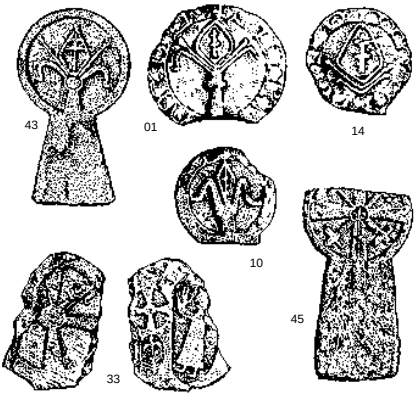


USCLAS du BOSC

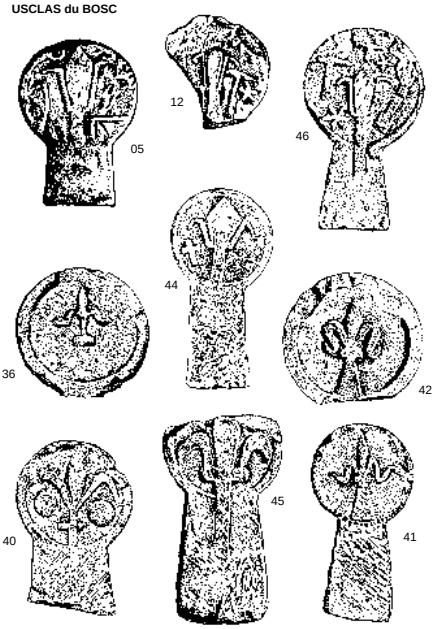


A noter la parenté évidente entre les dessins 01-14-43 ou 05-12-44-46.

USCLAS du BOSC



USCLAS du BOSC



A Usclas, La croix incluse dans une fleur de lys veut-être l'image du Christ engendré par la Vierge, comme la révèlent les statues ouvrantes de Marie. (V.ci-contre), un psaume que l'on pourrait appliquer à la Mère de Dieu, exprime bien ce symbolisme: "Salut, palais de Dieu! toi qui est son tabernacle, sa maison".

ROSE ET ROSACE

La rose à 6 pétales tracée au compas est une construction géométrique très fréquente comme motif ornemental dans tous les arts, qu'ils soient les plus accomplis ou les plus rustiques.

En art roman, certains y ont décelé une figuration humaine dans son aspect divin, ou celle de la vie même.

Sur les stèles discoïdales, elles sont aussi symboliques mais remplacent souvent le lys marial, en occupant toute la plage du disque au revers de la croix.

Ainsi, sur les stèles, c'est la "rosa mystica" des litanies mariales qui est figurée.

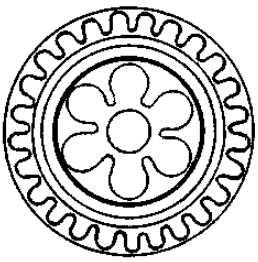
En Pays Basque, cette rose évolue vers les formes de plus en plus élaborées et décoratives faisant penser aux grandes rosaces des cathédrales qui sont dédiées à la Vierge, et s'ouvrant à l'opposé du chœur consacré, lui, au culte divin.

Il convient d'insister aussi sur son rôle décoratif lorsqu'elle est incorporée comme étoile dans uns graphisme couvrant ou cantonnant des croix.

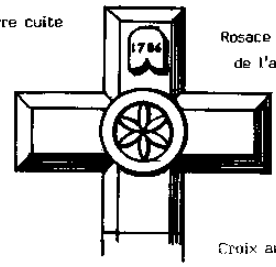
Incluse au même titre que la croix latine, mais dans la branche opposée inférieure d'une croix pattée, elle reprend sur la stèle toute la plénitude du motif marial.

Le fleur d'églantier, la rose à 5 pétales disposés en étoile, est aussi un vieux symbole marial puisque nous le trouvons à Carthage aux V-VIe siècles, sur un carreau de terre cuite avec l'inscription "Sancta maria adjuva nos".

Carreau de terre cuite



Rosace mariale au centre du chevet de l'abbatiale N.D. de Sylvanès



Croix aux Salces (34)

En héraldique, seule la rose à 5 pétales est retenue.

Pour Brion, “la Vierge est à l’image de la rose médiévale, largement ouverte et légère, plus semblable à l’églantine qu’à la fleur élaborée dans les greffes, les croisements et les importations exotiques. Moins capiteuse, moins repliée sur son intime secret, avec ce “quelque chose” de juvénile et de chaste qui convient à la physionomie adolescente de la madone...”.

Seules deux stèles rouergates ont des roses tracées au compas, dans leur ornementation symbolique. Celle de St-Martin du Vican (NAT.08) sur la totalité de la face au revers du disque, et une stèle de la Couvertoirade, comme petit motif central de la croix couvrant la face avers du monument.

ROSACE ET STELES DISCOIDALES

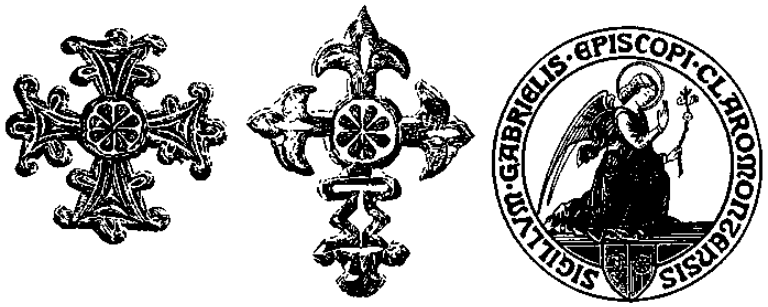
La rosace présente des dimensions fort variables, intervenant, soit comme décor ou symbole complémentaire, soit en motif ou symbole unique, couvrant la totalité de la plage du disque.

Ce graphisme équilibré et très décoratif, facilement traçable au compas se trouve comme ornement sur beaucoup d’objets et meubles, car il appartient aussi aux autres arts et traditions populaires.

Sur une stèle, monument tumulaire, il acquiert une autre dimension et une autre force symbolique en évoquant la Vierge.

On va donc le rencontrer à peu près par tout au Portugal, en Espagne, au Pays Basque et en Languedoc ou Aquitaine...

La rosace, selon les cas bordée par un cercle ornemental, entre dans des compositions ou elle est plus ou moins multiple (comme à Haltsu ou fois elle entoure la croix alors que pleine, couvrante, elle semble bien être dans ce cas, la rose du “cantique des cantiques”. Des impératifs techniques pour son dessin, impliquent un tracé, laissé brut de gravure.

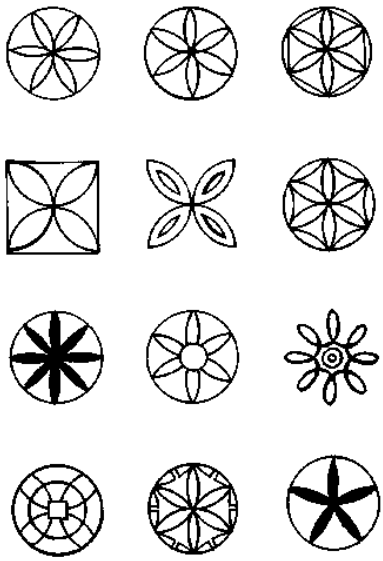


Croix chaldéennes et sceau de l’assomption unissant le lys et la rose.

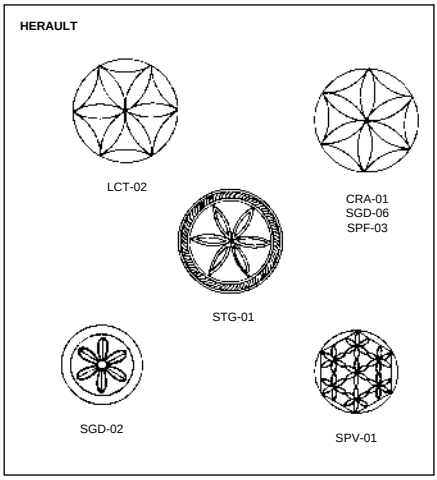
Les pétales, ou comme dans une épreuve négative le détourage de ceux-ci sont parfois mis en relief plat(méplat) par un dégagement en creux (champlevé).

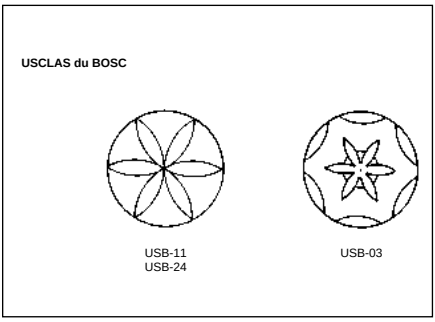
Il semble bien que ce soit au Pays Basque et en Espagne que l'on observe le plus grand nombre de variations à partir de ce thème, depuis la rose au naturel, aux rosaces les plus fines et les plus élaborées, dues à des artistes de la pierre, plus particulièrement à partir du XVI eme siècle.

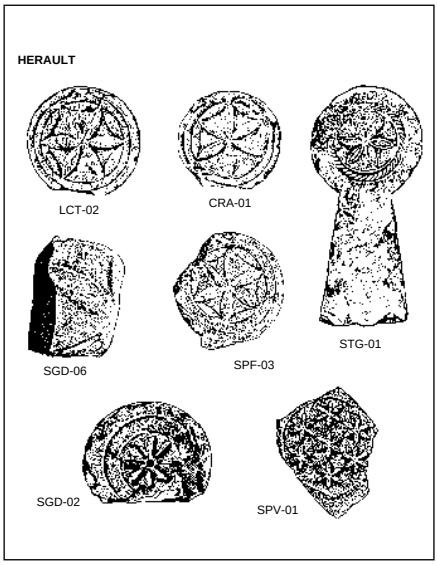
Au Portugal (V. planche) on note des formes très figuratives ou héraldiques, particulièrement décoratives, pour des oeuvres récentes.

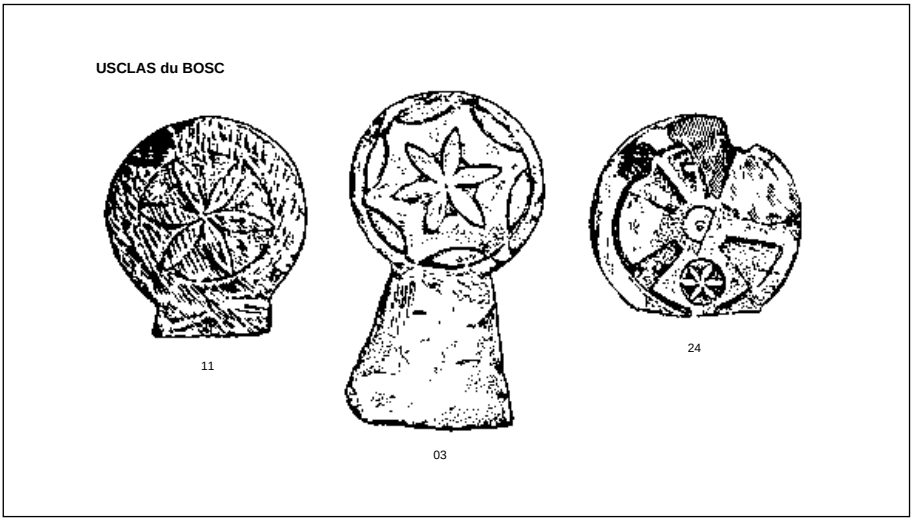


Quelques formes répertoriées sur des stèles basco-béarnaises









L'ETOILE

En dehors de sa signification strictement chrétienne, l'étoile, fréquente dans les plus diverses utilisations artistiques, symbolise pour certains auteurs, l'eternité de la divinité ou la félicité éternelle.

Dans la trilogie symbolique mariale, avec le lys et la rose, l'étoile identifie la Vierge selon le sens étymologique de son nom Maria: l'étoile. La plupart des hymnes à la gloire de Marie, s'attachent à cette céleste référence. Le "tropaire" chante: "Salut Etoile illustre amenant le soleil, salut giron de la divine incarnation", et nous trouvons: "Salut à l'étoile marine, noble mère divine et vierge perpétuelle, Porte heureuse du ciel" dans l'"ave maris stella". L'hymne acathiste byzantin du VIe siècle dit: "réjouis-toi, étoile qui annonce la venue du soleil..." et dans sa chronologie hiérarchique des invocations Pierre le vénérable, au XI-XIIe siècle, la place en premier: "Salut, Etoile du matin, guérison des pécheurs, Princesse et Reine du monde...". La "stelle matulina" du Cantique des cantiques est adoptée comme sainte patronne, par bien des œuvres et congrétations religeuses et de ce fait, le symbole de l'étoile apparaît et se généralise dans tous les domaines de l'expression plastique ou artistique peinte. La "Vierge à l'étoile" est souvent le thème choisi des grands maîtres de la peinture religieuse, depuis les primitifs du XIIIe siècle jusq'à ceux de la Renaissance.

Le symbole de l'étoile structure la grande rosace de la cathédrale de Burgos, dédicace que vient renforcer en son centre la Vierge du vitrail.

Le tracé de sa construction géométrique, élégant par son équilibre, reste toujours visible et participe à la beauté graphique du motif.

Il semble bien que le symbole astral de Marie ait eu la faveur des sculpteurs basques, qui le choisirent plus souvent qu'ailleurs pour l'ornementation des très nombreuses et magnifiques stèles, taillées au XVIIIe siècle.

Le lapicide basque, hautement qualifié, démontre sa virtuosité et son imagination en créant les variations les plus décoratives et les plus exhubérantes à partir d'une "efflorescence" à laquelle l'étoile sert de support, ou d'une déformation géométique de l'épure. On doit distinguer le cas de l'étoile, considérée comme simple motif astral, de celle qui messagère chrétienne identifie symboliquement la Mère de Dieu.

Nous trouvons le plus souvent le pentalpha[6], étoile parfaite d'équilibre, dont les recoupements linéaires dessinent une trame particulièrement décorative. Cette forme simple ouvre une inombrable quantité de possibilités artistiques. Le passage de la rosace à 5 pétales à l'étoile, en conservant la souplesse de l'une et la géométrie structurelle de l'autre, aboutit à une couverture particulièrement luxuriante.

Au XVIIe siècle, le pétale tracé au compas, permet des innovations ou l'étoile à 6 ou 8 pointes, rayonne sur toute la face de la stèle.

L'étoile de David, emblème biblique de la Maison mariale, s'unit souvent à la croix, concrétisant la primitive alliance affective et religeuse judéo-chrétienne.

Le répertoire "à l'étoile" donne une profusion d'expressions ornementales et symboliques à partir d'une même architecture modulaire, devenue simple alibi pour dessiner.

En Pays Basque, tous les monuments reçoivent les plus belles interpétations grâce à des foyers artistiques qui firent école, au point de faire de la stèle discoïdale, un monument spécifiquement "national". Ailleurs, la stèle ne connut pas ce succès et n'eut pas cette pérénnité, aussi c'est la seule forme traditionnelle de l'étoile que l'on rencontre sur des monuments bien antérieurs au XVIIe siècle, mais absente à ce jour en Rouergue.

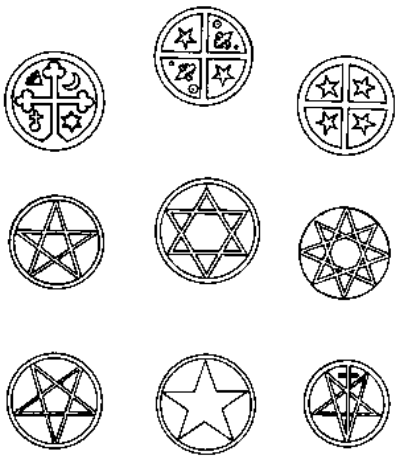
L'ETOILE ET LES STELES DISCOIDALES

C'est en Pays Basque et à partir du XVI eme siècle seulement, qu'en plus d'un nombre important de monuments, nous trouvons les plus intéréssantes variations à partir, soit d'une efflorescence pour laquelle l'étoile n'est que support, soit d'une déformation du dessin.

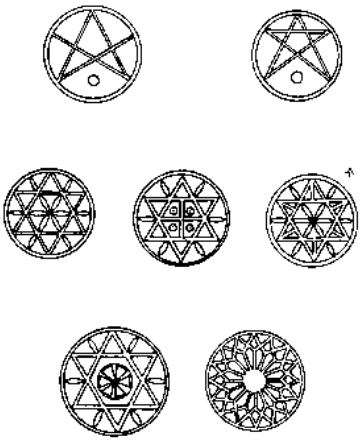
En tant qu'astre, l'étoile pleine apparaît aux cotés de la terre, de la lune, voire d'une comète. Elle participe ainsi à une évocation céleste, de l'univers ou de l'éternité. Multirayonnante, elle devient parfois soleil.

Comme symbole marial, elle alterne avec une fleur du lys, ou cantonne tous les angles de la croix.

La plupart du temps, elle est le symbole principal, à cinq branches et plein, elle couvre la totalité de la face, au revers. C'est souvent le pentalpha on sceau de Salomon, motif parfait que le recoupement des traits rend très décoratif. Cette forme simple, structurée, épure originelle, sert de support à bien des fantaisies ornementales. Au XVII eme siècle, au Pays Basque, en Espagne ou au Portugal, l'artiste passe facilement à la rosace et à l'étoile florale à cinq, puis six pointes, parfois huit. (Emblème de la Maison de David, et depuis peu de l'état d'Israël, cette dernière fut pour la première raison, l'emblème marial).



ETOILES A 5 - 6 et 8 BRANCHES
ETOILES RENVERSEES ET ETOILE PLEINE



DEFORMATIONS ET EVOLUTIONS DECORATIVES
AVEC PETALES
ROSACE PAR SUPERPOSITIONS D'ETOILES

L'étoile reste donc un idéogramme idéal, grace d'une part à la facilité de sa construction géométrique, et d'autre part à la faculté très appréciée, d'ouvrir un répertoire artistique large et étendu.

Le symbole devient parfois alibi pour des compositions particulièrement recherchées, véritables oeuvres d'art, qui en Pays Basque soutiendraient la comparaison avec l'art arabe ou islamique, pourtant si épris des figurations ou trames étoilées.

MONOGRAMMES

Le monogramme marial, moins fréquent que celui du Christ ou de Jésus, remplace cependant parfois le symbole de la Vierge, lys, rose ou étoile. Opposé au trigramme christique, il est le plus souvent au revers des stèles, bien que l'on puisse noter des groupements ou superpositions de ces signes.

Il est fréquent entre les XVI et XVIIe siècles, de voir des linteaux, calvaires, statues, comme des blasons, sceaux, livres chrétiens, porter ces deux contractions graphiques. le monogramme marial est toujours à droite, dans le groupement des deux formules, sauf si l'on applique à la vision de face, les règles héraldiques du vis à vis.

(Le lion d'un écu paraît à l'observateur, toujours tourné vers senestre, alors que pour le porteur du bouclier tenu au bras gauche, ce même lion regarde sa dextre, côté bras armé).

Ce sont les deux lettres significatives M et A, du mot Marie, début et fin de son équivalent latin Maria, qui sont retenues.

Nous pouvons recontrer soit la lettre M seule, soit M et A, soit MARIA. D'autres abréviations sont possibles comme MIA dans la formule MIA-DNI pour "Maria Domini".

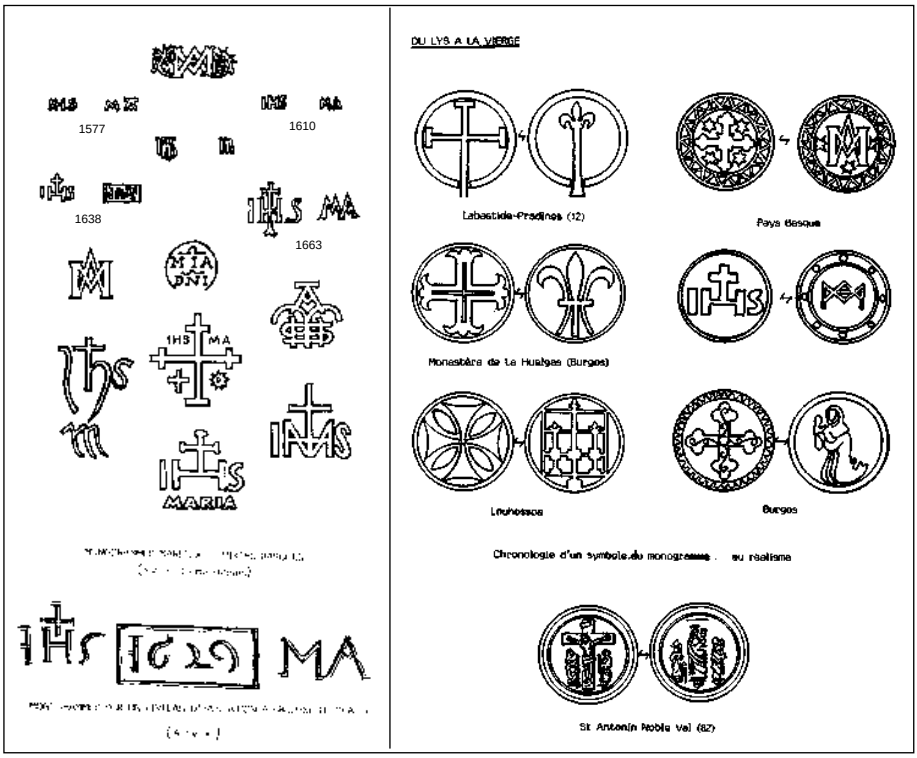
L'assemblage des lettres fait toujours, à l'image de IHS pour Ihesus, l'objet de recherches ornementales; les graphies sont belles, les enlacements ou lisaisons de lettres, esthétiquement équilibrés.

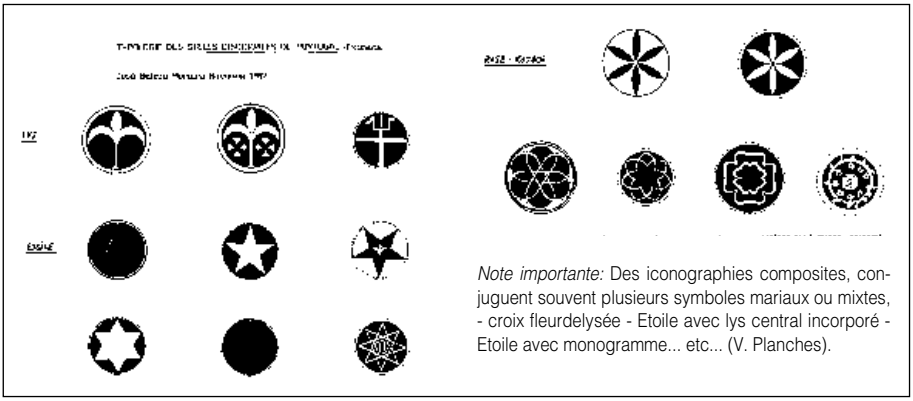
Bien entendu, les combinaisons sont innombrables et ne sont regoupés sur la planche suivante que les monogrammes mariaux ou mixtes, portés par des stèles basques des XVI ou XVIIe siècles.

Les stèles aveyronnaises, plus anciennes, ne portent pas à l'exception de celles de St-Saturnin, du XVI*e* siècle, de monogrammes.

Des monogrammes et contractions en lettres gothiques parfois maniérées, sont lisibles sur quatre des stèles de St-Antonin-Noble-Val, dont pour une, sur les deux faces du disque. Les monogrammes participent aussi à des inscriptions dont les formes abréviatives sont intraduisibles.

Sur une stèle on peut intepréter IHO pour Jesus Christo et Ma pour Maria, alors qu'au revers IHS est bien le monogramme de Jésus.





Note importante: Des iconographies composites, conjuguent souvent plusieurs symboles mariaux ou mixtes, - croix fleurdelysée - Etoile avec lys central incorporé - Etoile avec monogramme... etc... (V. Planches).

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE SUR LE SYMBOLISME DES STELES

DEMAY, G. *Le costume au moyen age d'après les sceaux* - Paris 1880. L'héraldisme.

AUSSIBAL, R.; GIRY, J. *Les stèles médiévales d'Usclas du Bosc* (Hérault). Ed. Zodiaque - La Pierre-Qui-Vire - 1989.

AUSSIBAL, R.; *Les stèles discoïdales rouergates*. T. II - Annales de l'UPSR - Millau - 1987.

AUSSIBAL, R.; *Les stèles discoïdales corporatives ou à pictogrammes artisanaux et ruraux*. GREC Nº 53, 55 - Sept. 89, Avril 1990-Lodève

AUSSIBAL, R.; *Stèles discoïdales aveyronnaises et symbolisme*. 13 articles-Journal de Millau- 17 mai au 9 août 1990.

BELEZA, J.; MOREIRA. *Instrumentos de oficio de lavrador em estelas discoides portuguesos*. Annales du colloque de Bayonne - 1987.

Note: les publications citées R.A. ne concernent qu'une infime partie des dossiers constitués sur ce sujet. En effet, elles ne sont que des résumés fragmentaires pour les stèles chrètiennes, alors que ce même travail est entrepris pour les stèles visigothiques et mérovingiennes.

NOTES

1. N'a t'on pas vu édités en 1991 des ouvrages, photos à l'appui, certifiant l'origine templière du cimetière de La Couvertoirade (Aveyron), au vu des stèles discoïdales présentées, moulages de stèles extérieures au site, voire même au département.

2. Cette miniature montre la fleur de lys ornant le manteau du roi David. Emblème de la Maison de Juda, il fut attribué à la Vierge Marie qui en descend, comme le chante si poétiquement le psaume "Quidquid creatum permanet": "De Juda est issue en long lignage cette fillette de David, la Vierge qui sans la semence humaine, est enceinte d'un homme".

3. En héraldique ce symbole n'a jamais été l'apanage d'une royauté et appartient au contraire à plusieurs et dans le blasonnement, il fut employé au même titre, que tout meuble et pièce noble, et figure, unique dans les armes parlantes de Florence ou de Lille.

Fleur "de gloire", on ne sait si la fleur de lys héraldique dérive effectivement du lys des jardins.
A noter aussi que le bleu marial devint bleu royal, remplaçant la pourpre, et que, comme sur le blason, le manteau fleurdelysé couvrit le roi. A Barcelone, une madone du XII eme siècle porte la même manteau fleurelysé, comme le fleuron qu'elle tient évoque sa royauté mystique par le lys terminal.

4. Le chanoine Fourrey cite la description qu'en donne avec une naïve ingéniosité Guillaume de Nangis: "les rois de France s'accoutument à porter dans leurs armes la fleur de lys peinte par trois feuilles, afin qu'elles disent à tout le monde: foi, sapience et chevalerie... les deux feuilles de la fleur de lys qui sont les ailes, signifient sapience et chevalerie qui gardent et qui défendent la tierce feuille qui est au milieu d'elles, plus longue et plus haute, par laquelle la foi est signifiée".

5. Ce symbole marial orne églises et chapelles, basiliques et cathédrales, mais aussi objets, vêtements, ornements et draperies réservés au culte ou plus spécialement aux célébrations mariales.

En plus des armoiries déjà citées, il faut noter celles crées pour les papes qui vouèrent leur pontificat à Marie et qui furent blasonnées du lys. Depuis le XVI eme siècle on en dénombre neuf, sans compter les "armes" cardinalices.

Blasons pontificaux: LEON (1513-1521), CLEMENT VII (1523-1534), PIE IV (1559-1565), LEON XI (1605), PAUL III (1534-1549), INNOCENT X (1644-1655), LEON XIII (1904-1914), JEAN XXIII (1958-1963), PAUL VI (1963).

6. Ou pentagramme - pentalpha (réunion de cinq-5-alpha).

ANEXE

Mise à jour de l'inventaire permanent - Août 1991

		Commune	*Lieu dit*
12. **AVEYRON**			
1.09.212.SBZ.	01	*St. Beaulize*	
1.21.082.LCV.	05	*La Couvertoirade* - La Blaquererie	
30. **GARD**			
3.13.246.SCX.	01	*Ste. Croix* (Transférée à Lozère)	
1.24.227.ABX.	01	*St. Ambroix*. Dugas	
34. **HERAULT**			
1.03.312.LTO.	04	*La Tour/Orb* - St Xist	
1.31.235.ROS.	01	*Rosis* - Andabre	
2.04.306.SMT.	01	*Soumont* - St. Michel de Grammont	
2.08.064.CAY.	03	*Le Caylar* - Le Caylar (Disparue)	
2.10.076.CRA.	02	*Ceyras* - Ceyras (Disparue)	
2.10.254.SFL.	02	*St. Félix de Lodez* - St. Félix de Lodez	
2.15.036.LBC.	03	*Le Bosc* - Loiras	
2.15.283.SPF.	02	*St. Pierre de La Fage* - Parlatges	
	03	id.	
	04	id.	
	05	id.	
	06	id.	
	07	id.	
	08	id.	
2.15.304.SBS.	01	*Soubés* - Soubés	
2.16.093.DEV.	01	*Dio et Valquières* - Dio	
2.16.144.LUN.	01	*Lunas* - Lunas	
3.32.264.SJB.	01	*St. Jean de La Blaquière* - St. Jean de La Blaquière	
48. **LOZERE**			
1.02.098.MOZ.	01	*Molezon* Pont Ravagers	
82. **TARN & GARONNE**			

Néant (+ 1 non répertoriée en nombre)

Récapitulation. De 1987 à 1991 (Août)

Aveyron	27	+	2	=	29
Gard	12	-	1	=	11
Hérault	112	+	18	=	130
Lozère	17	+	1	=	18
Tarn & Garonne	5	+	1	=	6
	172	+	21	=	194

Soit, sur un total de 194 stèles discoïdales, 21 monuments en plus soit 10,90%

INVENTAIRE ICONOGRAPHIQUE DU PATRIMOINE

Le remarquable travail d'Albert LAPRADE, architecte, artiste et historien.

Le cas des stèles discoïdales

Comme l'a prouvé le dernier Congrès International de San Sébastian, qui a succédé à ceux de Lodève (1980), Bayonne (1982), Carcassonne (1987), un peu partout en France et en Europe maintenant, des archéologues et historiens s'intéressent de plus en plus à ces monuments tumulaires mineurs que sont les stèles discoïdales. Cependant, bien plus tôt, des curieux, voyageurs, architectes ou ethnologues ont, sans le vouloir précisément, effectués de très précieux débuts de recension iconographique; ce fut le cas de LAPRADE. Les cahiers de Laprade, carnets de croquis et observations répertorient tous les relevés effectués sur le terrain. L'ensemble, constitué par cette documentation des plus solides, s'avère indispensable et est pourtant encore trop méconnu, des specialistes.[1].

Par pays et régions, villes ou ensembles, des planches remarquablement déssinées présentent en un raccourci graphique toutes les curiosités monumentales, détails architecturaux, ornementaux, voire oeuvres d'art.

Des croquis, précis, clairs, tracés à l'échelle, nous donnent un éventail d'oeuvres, couvrant dans le temps tous les domaines de l'architecture et de l'art, profane ou religieux, en milieu urbain ou rural.

Mais à part la peinture, tous les arts appliqués sont représentés: sculpture, ferronerie, mosaïque, paysagisme arboré et floral, urbanisme, etc...

Les monuments tumulaires et toutes les disciplines architecturales ou artistiques qui s'y rattachent ne sont pas oubliées, plates-tombes, croix cimétériales, lanternes des morts, enfeux, sarcophages, monuments et pierres tombales remarquables ou curieuses, sont répertoriés graphiquement.

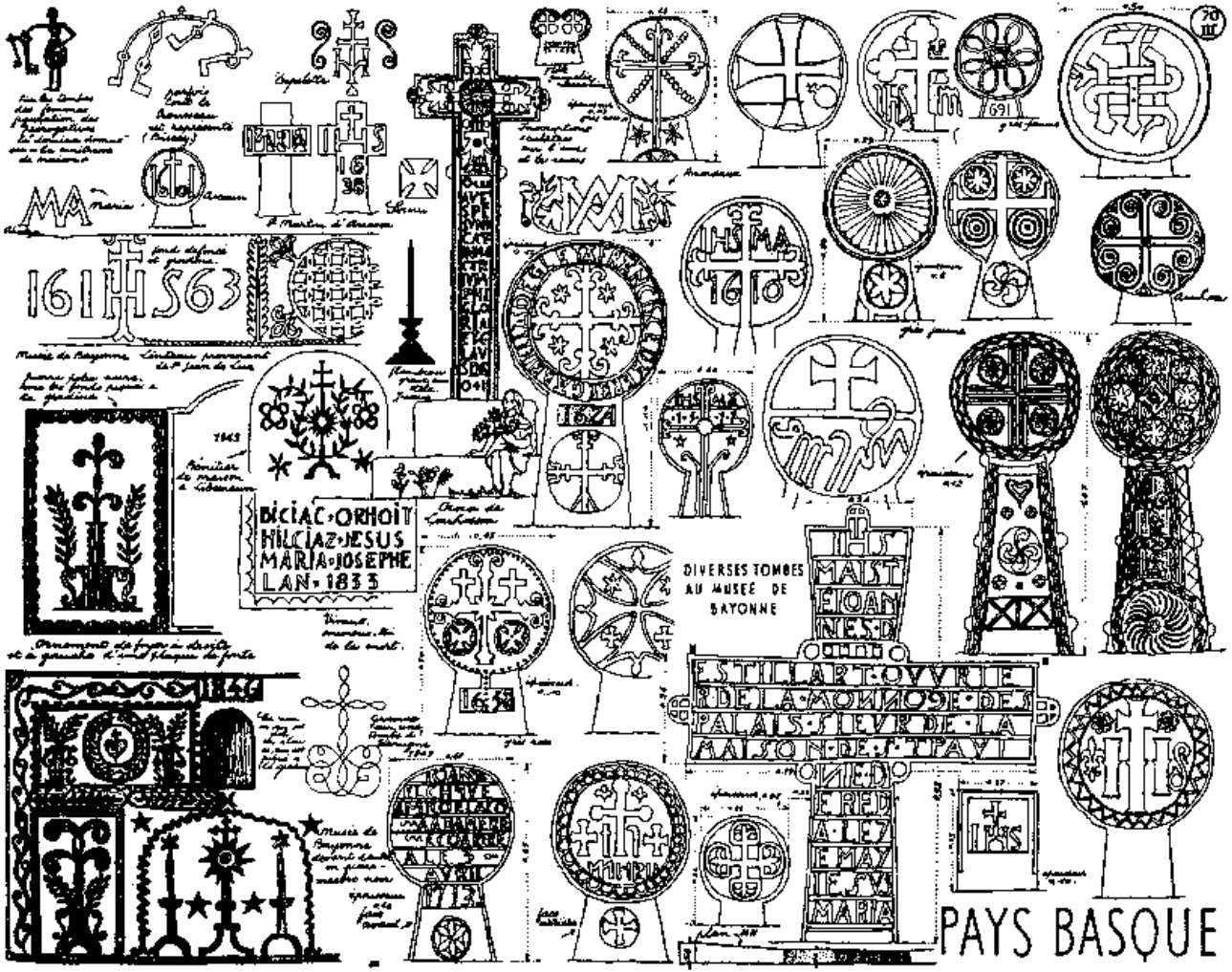
Au hasard des carnets, on découvre ainsi avec étonnement des stèles discoïdales déjà "redécouvertes", représentées recto-verso, avec leurs dimensions y compris souvent, profils et coupes.

En parcourant ces carnets de croquis édités "à l'italienne", il est permis de dresser facilement un premier bilan géographique du patrimoine monumental et artistique. Chacun va pouvoir trouver dans ces séries de planches, des éléments, des détails de grande valeur documentaire, non signalés ailleurs et le plus souvent inconnus. L'histoire profonde de provinces et de villes, passe par cette découverte du "pas à pas"

Ces dessins au trait, bien mis en page, apparaissent comme autant d'oeuvres artistiques, décoratives, que l'on a plaisir à consulter ou simplement admirer.

A titre d'exemple, parcourons quelques uns des albums rassemblant, 70 planches chacun:

Dans le recueil III, paru en 1949, nous trouvons page 38: croix et discoïdales de l'Aude, p. 42, stèles funéraires de l'Ariège, p. 70 stèles du musée de Bayonne et autres lieux.


BICIAC·ORHOIT
HILCIAZ·JESUS
MARIA·JOSEPHE
LAN·1833
DIVERSES TOMBES
AU MUSEE DE
BAYONNE
PAYS BASQUE

Au hasard de l'album IV consacré à la région "centre", nous pouvons retenir: croix-reposoirs, calvaires, croix cimétériales, lanternes des morts de l'Indre, la Creuse et la Haute-Vienne, page 26 et à la 39, Périgueux, croix discoïdales ornant pierres tombales ou sarcophages.

Pour l'Espagne et le Portugal: stèles de la région de Pampelune, du couvent de Las Huelgas à Burgos, Santa Crus à Barcelone, couvent cistercien de Poblet, tombes à discoïdales de la cathédrale de Lisbonne.

Ces observations permettent d'aiguiller les recherches dans des régions mal ou peu connues, ou insuffisament prospectées. Il nous semblait utile de sortir ce remarquable travail d'un oubli immérité, ces carnets devant rejoindre toute bonne bibliothèque et satisfaire ainsi la curiosité des chercheurs. Il y a lieu pour terminer, de rendre un hommage tout spécial à son auteur, Albert Laorade, qui a voulu nous transmettre le résultat de plus de cinquante années de voyages, recherches et travail acharné.

Robert Aussibal
(Sauvegarde du Rouergue)

Ref. CROQUIS - Albert Laprede-
Publications Jacques Fréal-Editions SERG, 10 rue Rodier
75009-Paris;

NOTE

1. Sauf de l'abbé GIRY et Louis BALSAN qui ne les confièrent souvent, dès leur parition.